

magazine

le Verbe

DU CŒUR À L'OUVRAGE

LE TRAVAIL MANUEL GLORIFIÉ

magazine

Le Verbe

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION •

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, Antoine Malenfant, François Miville-Deschênes, Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION •

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Alexander King, Marc Malenfant, Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE • Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF • Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT • James Langlois

SECRÉTAIRE • Libéra Houenagnon
info@le-verbe.com

RÉVISEUR • Robert Charbonneau

GRAPHISTE • Léa Robitaille

MARKETING ET PUBLICITÉ • publicite@le-verbe.com

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS •
Noémie Brassard

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement : 13687 8220 RR 0001)



Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).

Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par Diffumag. Port payé à



Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier
du gouvernement du Canada.

LE VERBE

L'Informateur catholique

1073, boul. René-Lévesque Ouest

Québec (Québec) G1S 4R5

Tél. : 418 908-3438

info@le-verbe.com

www.le-verbe.com



PHOTO COUVERTURE
Marie Laliberté

Ce magazine utilise
la nouvelle orthographe.

LES MAINS OUVERTES

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Être un millénial et avoir grandi, de surcroît, dans les appartements d'une banlieue de la capitale ont peut-être fait de moi un illettré manuel.

À vrai dire, je me suis toujours bien débrouillé avec les manettes, les ordinateurs et les autres appareils électroniques de tout genre. Je devrais spécifier que je suis surtout un ignare de la construction, de la menuiserie : je comprends à peine ce qu'est un deux par quatre (qui, semble-t-il, fait plutôt un pouce et demi sur trois pouces et demi...).

Il y a eu, par contre, cette fois dans la maison de mes grands-parents. Je devais avoir environ cinq ans et j'avais soudain été attiré par l'atelier de mon grand-père. J'y ai spontanément pris un marteau, des clous et des morceaux de bois pour bidouiller une sorte de sculpture funéraire avec des croix. Nous étions allés la déposer au cimetière, là où mon grand-père, mon père et mon parrain reposent depuis mon enfance.

C'était l'offrande au Ciel d'un garçon qui, de ses mains, cherchait à rendre hommage à ses pères, à ceux dont il aurait pu hériter d'un certain savoir-faire. L'ignorance du travail manuel n'est donc pas tant (ou seulement) un problème générationnel ou culturel, mais bien filial : ne pas avoir reçu.

J'ai souvent vécu la déception de ne connaître aucun art, aucune technique que l'on m'aurait montrée, que j'aurais appris à faire. Quand j'ai un besoin, j'achète ou j'engage quelqu'un qui sait

faire à ma place. Voilà ce qu'Hadjadj explique quand il écrit, en page 9 de ce magazine, que la matière « est livrée prête à consommer ».

On cherche à transformer et à réparer ce que l'on côtoie quotidiennement et dont on finit par voir les limites (à commencer par soi-même). Connaître et comprendre cet environnement exige l'observation, l'écoute et la réflexion : les moines bénédictins (p. 10) font cette expérience depuis des siècles.

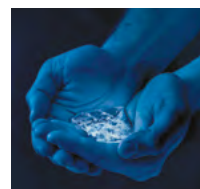
La nécessité du travail vient aussi avec l'enracinement, la stabilité : c'est la réalité de tant de parents, tels que François (p. 4), qui s'établissent pour fonder une famille, avec les réalités concrètes que cela implique.

*

Paradoxalement, il existe sur YouTube une multitude de tutoriels qui peuvent m'enseigner comment travailler de mes mains.

J'ai aussi mon Père du ciel de qui je peux tout recevoir, les mains grandes ouvertes. ■

À écouter en feuilletant ce magazine :



Jean-Michel Blais,
Dans ma main,
Arts & Crafts
Productions inc.,
2018.



FLORENCE ET LA FAIM EXISTENTIELLE

Pour la promotion de son récent album *High as Hope*, dont la sortie est prévue le 29 juin, la chanteuse britannique Florence Welch, tête du groupe Florence & The Machine, a dévoilé une vidéo pour sa piste « Hunger ».

Dans la chanson, il est question d'une faim existentielle, du désir d'un amour qui comble et qui ne passe pas. Au son d'une musique solidement rythmée, Florence s'exprime sur ses tentatives de trouver ce qui allait remplir son cœur avide : succès, drogues, etc.

Les images du vidéoclip sont, quant à elles, assez signifiantes, bien que très symboliques. Un doigt pénètre le trou sur le flanc d'une statue, ce qui n'est pas sans évoquer le geste incrédule de l'apôtre Thomas voyant Jésus après sa résurrection. On peut lire à la fin : « *How many have to die so that you can feel loved* » (« Combien doivent mourir afin que vous vous sentiez aimés »).

Florence aurait-elle trouvé dans le Christ cet amour qui comble ? Rien n'est moins certain. Mais les titres de ce récent album laissent transparaître un cheminement spirituel indéniable. (J. L.)



DES OBJETS À L'ÉTAT BRUT

Un nouvel atelier de design et d'ébénisterie vient de voir le jour au Québec : État Brut est situé dans la région de la Montérégie, plus précisément à Saint-Pie. Annie Rosa et Didier Lussier ont décidé d'unir leurs talents respectifs pour offrir des meubles et des objets conçus pour durer.

Ces deux entrepreneurs maskoutains allient l'art moderne du design aux techniques manuelles ancestrales du travail du bois. Ils résumant eux-mêmes leur approche en trois mots : simplicité, singularité et authenticité. Le temps accordé à la fabrication artisanale de chaque produit s'inscrit dans une démarche de quête d'authenticité et de durabilité.

« Pour nous, ce n'est pas seulement le travail manuel qui apporte le bonheur, mais plutôt tout le processus de création jusqu'à la conception : avoir une idée et la réaliser nous-mêmes de nos mains est si gratifiant [...]. Nous voulons mettre tout notre cœur dans ce que nous entreprenons. » (J. L.)

Pour voir leurs créations ou en savoir plus : www.etatbrut.ca.



FIERTÉ RURALE

Le 23 mai dernier, neuf partenaires majeurs se sont joints à près de 200 acteurs des quatre coins de la province pour le lancement d'une vaste mobilisation appelée *Tous ruraux !*

Cette initiative, lancée par la Solidarité rurale du Québec (SRQ) et notamment appuyée par l'Assemblée des évêques catholiques du Québec (AECQ), « vise à réaffirmer l'importance d'une ruralité forte, [...] de reconstruire les ponts entre urbains et ruraux afin qu'ils prennent conscience de leur interdépendance et complémentarité ».

Ce mouvement cherche à faire le point sur la situation du milieu rural depuis les États généraux de 1991, et aussi de voir ce qu'elle pourrait être dans l'avenir. Lors de ce rassemblement du 23 mai dernier, les acteurs de cette mobilisation ont ciblé trois grands défis : l'occupation et la vitalité du territoire, la gouvernance du territoire et la fierté collective partagée.

Une proposition pour une ruralité renouvelée sera un jour ou l'autre présentée. Sur le site de l'organisation (<https://tousruraux.quebec/>), il est possible de lire sur la situation actuelle du monde rural et de soumettre nos idées et nos constats. (J. L.) ■



Le cœur sur la main

FRANÇOIS DORÉ, MACHINISTE

Texte: Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Photos: Marie Laliberté

« Si vous restez à l'intérieur des corridors marqués par les lignes jaunes, vous êtes en sécurité! » Je partage un regard inquiet avec la photographe, accoutrée comme moi du kit de l'ouvrier (casque, lunettes, dossard et bottes à caps d'acier). François Doré, machiniste, nous reçoit – tout sourire – à l'atelier d'usinage qui l'emploie, en plein quartier industriel à Québec. Son quart de travail tire à sa fin. Ça ne l'empêche pas de prendre tout le temps nécessaire pour bien nous expliquer à quoi sert chacun de ces immenses engins qui meublent son travail quotidien.

« **L'**odeur de l'huile, pour moi, c'est quelque chose qui a toujours été vraiment positif », me lance d'emblée François quand je suis allé le rencontrer chez lui, quelques jours après avoir visité l'atelier de pièces de métal de l'avenue Watt.

Dans le salon des Doré, une toile est juchée au-dessus du piano. On y voit un gros plan de la main de Dieu, un détail de l'œuvre de Michel-Ange au plafond de la chapelle Sixtine. Le Créateur tente désespérément de rejoindre la menotte mollesse d'Adam. On ne pouvait imaginer meilleur décor pour une entrevue sur le travail manuel.

Au bout du corridor, les enfants dorment, au nombre de trois. Et la quatrième, bien au chaud dans le sein de sa mère, s'est éclipsee avec celle-ci pour la soirée.

François, 33 ans, ne retient aucun détail de son parcours l'ayant mené ici et maintenant. Il me parle de son boulot, de sa famille, de sa foi.

POUR QUE LES CHOSES ARRIVENT

Même s'il a grandi entouré d'ouvriers manuels, d'hommes de chantier et de patenteux de toutes sortes, François prendra quelques années avant de découvrir ce qui allait devenir son gagne-pain.

« Quand l'orienteur venait nous voir, à la fin du secondaire, les métiers manuels, ça n'existait pas. Comme j'avais un ami qui s'en allait étudier en informatique, j'ai pensé me diriger vers ça, moi aussi. La différence entre mon ami et moi, c'est que lui, c'était ça pour vrai, sa passion.

« En même temps, ce n'est pas nécessairement de la faute des orienteurs. Eux, ils te guident d'après les réponses que tu leur donnes. À plus grande échelle, le monde occidental oublie qu'il faut des travailleurs manuels pour que les choses arrivent.

« Le parcours d'études habituel, que tout le monde fait dans la vie, c'est : primaire, secondaire, cégep, université. Puis, tu te trouves un travail à partir de l'université. Il n'y a pas vraiment de plan B. Ou plutôt, oui : le plan B, c'est de faire un

deuxième baccalauréat. Le travail manuel, c'est considéré comme le plan C, D ou E. »

Après quelques sessions d'errance au cégep et à la suite d'une formation en protection contre les incendies, le jeune pompier au chômage vivote entre Québec et Toronto, passant d'un emploi à l'autre. Tantôt concierge, tantôt commis, François finit par trouver ce qu'il ferait de ses mains : des pièces.

Alors qu'il entame sa formation de machiniste, il commence aussi à fréquenter celle qui deviendra bientôt son épouse. D'ailleurs, il obtient son diplôme à peine quelques jours avant leur mariage.

Mais au retour de son voyage de noces, au printemps 2010, toujours sans emploi stable, c'est le choc :

« J'ai pas de *job*. Ça m'a frappé, sur la route entre l'aéroport et la maison : le pourvoyeur de la maison... ne pourvoyait pas.

« J'ai passé un mois, notre premier mois de mariage, à aller porter des curriculum vitae, à écouter la Coupe du monde de soccer en plein après-midi... et à déprimer par bouttes. C'est le plus long moment que je n'ai pas travaillé. »

Il trouvera finalement une entreprise pour l'embaucher.

LE SERVITEUR INUTILE

Quand je le questionne sur ses conditions de travail, le père de famille répond sans ambages.

« Machiniste, c'est un ouvrage qui est humble. À moins de travailler à l'usine où je suis depuis cette année... Quand j'étais à Montréal, j'ai commencé à travailler à 12,50 \$ de l'heure. Puis, à Québec, j'ai stagné longtemps à 15 \$ parce que j'ai fait à peu près six *shops* différentes.

Par conséquent, l'ambiance à l'usine se trouve nécessairement teintée par cette humilité des ouvriers : « Le monde est *vrai* à la job. C'est du monde normal. On a une télé dans la salle des employés, et c'est TVA qui roule. Je n'ai pas vu

grand monde, dans une *shop*, essayer de sauver les apparences. Si tu travailles avec quelqu'un qui a un casier judiciaire, qui a fait de la prison, tu l'apprends dans la première semaine. »

Au fil de la discussion, d'une manière toute naturelle, François multiplie les allers-retours entre la concrétude des nécessités quotidiennes et les profondeurs de l'examen spirituel ; entre ses mains et son cœur.

En travaillant dans un domaine manuel, il a rapidement compris que sa foi en Jésus Christ lui serait d'un grand secours pour donner un sens à son ouvrage...

« Je vois que, comme chrétien, je suis appelé à prendre la dernière place partout. Vouloir servir, même au travail. Je ne sers à rien (rires !). »

Puis, il me raconte la parabole du serviteur inutile (cf. Lc 17,7-10).

« Comme dans les fables, il y a une morale. Et la morale de cette histoire-là, c'est que tu ne sers à rien (rires). Tu fais ce que le Bon Dieu te demande. Il ne s'attend pas à autre chose. Il s'attend à ce que tu le fasses. Le serviteur de la parabole, après avoir fait ce qui lui a été demandé, son maître ne lui dit pas : "Ah ! bravo ! Va te servir un bon hamburger !" Plutôt, le maître rentre et dit : "J'ai faim, sers-moi à manger. Quand j'aurai fini, tu mangeras. C'est ça, ta *job*."

« Dans le catéchisme, il est écrit *connaître, servir et aimer* Dieu. Quand tu connais Dieu, tu veux le servir, parce que tu l'aimes. Puis, Dieu, il est où ? Il est dans mes enfants, dans ma femme...

— ... dans ta *job* ?

— Ça, c'est une autre affaire. »

LE BON DIEU DANS LA BOÎTE À LUNCH

Depuis longtemps, quand François dine à la cantine, il fait son signe de croix avant de manger.

Mais ce petit geste, presque anodin, n'a pas toujours été complètement assumé par le manœuvre.

« Quand je suis à la messe, je fais mon signe de croix pratiquement de la plante des cheveux jusqu'aux genoux ; puis, quand je suis au travail, je me faisais un signe de croix dans la gorge, pratiquement ! (Rires.) Mais maintenant, c'est rendu que je le fais *full swing*. »



Qu'est-ce qui a changé pour qu'il vive sa foi sans gêne au boulot ? Il prend un petit détour, me raconte une histoire de pêche et aboutit, deux minutes plus tard, à une réponse très juste.

« C'est un prêtre, à l'église où je vais, qui a fait une homélie sur les apôtres qui lancent les filets. Jésus, il est à la *job* aussi. Pour les apôtres, ce n'était pas anecdotique d'aller pêcher. C'était tout sauf un passe-temps. C'était leur vie.

— On imagine mal Simon-Pierre lancer à André : "Hé ! On va à la pêche en fin de semaine ?"

— En effet. Et il n'y avait pas de bière dans la chaloupe.

« Les apôtres travaillaient en bedaine à longueur de jour et de nuit. Et s'ils arrêtaient, ils n'avaient rien à manger. Puis là arrive Jésus, un brin fendant, qui leur dit quoi faire, comment pêcher, où jeter leurs filets... C'est comme si j'arrive à ton bureau, puis je te dis que tu devrais écrire un article sur ceci au lieu de cela. Tu me dirais de me mêler de mes affaires.

« Le gars, il est charpentier. Qu'est-ce qu'il connaît aux poissons ? Ça veut dire, pour moi, de laisser Dieu me dire quoi faire, même à l'ouvrage. Ça a commencé à sonner une

cloche. Je ne suis pas juste le linge que j'ai sur le dos. J'avais l'impression que j'étais François-chrétien à la maison, puis, une fois rendu au travail, j'enfilais ma chienne et je devenais François-au-travail. Ça, c'est vivre deux vies parallèles ; ce n'est pas la vie du chrétien.

« Comme le dit saint Laurent de la Résurrection, il faut "s'entraîner à la présence de Dieu". Faire tout pour et par l'amour de Dieu. »

Et comment peut-on avoir une vie unifiée, cohérente ? À quoi reconnaît-on un chrétien dans un atelier de fabrication de pièces de moteurs ?

« Concrètement, mettons que je "torque" des *bolts*, je "torque" mes *bolts* pour le Bon Dieu. Si je fais bien mon ouvrage, ce n'est pas pour moi. En tant que catholique dans un état civil, on est appelés à faire part de la Cité de Dieu dans la cité des hommes.

« Comme tu as pu le constater quand tu es venu me voir travailler, il n'y a pas de calendrier de fille en bikini ou de fille toute nue. Mais là où je travaillais avant, il y en avait. À un moment donné, il y a de mes collègues qui disent : "Hé ! on va mettre le calendrier là !" J'ai répondu : "Ne-non !" Ça fait que, dans notre coin à nous, y avait pas de calendrier de fille toute nue. J'avais un calendrier de char...

— Une autre forme de convoitise, mais c'est moins pire ! (Rires.)

— Bah... c'est souvent des Ford, alors c'est plus facile de ne pas entrer en tentation ! » (Rires.)

LA MAIN

François continue sa réflexion, entamée plus tôt sur les possibilités de carrière qui s'offrent aux jeunes :

« À un certain point, on semble te dire : "Bon, tu as échoué le cheminement normal. Mais as-tu pensé faire un DEP ?" Les temps ont beaucoup changé ! Parce qu'à l'époque de Jésus, les charpentiers, les métiers comme ça, c'était de la haute classe. Ces travailleurs n'étaient pas méprisés. De toute évidence, il y a quelque chose qu'on a perdu de ce lien-là, à nos mains.

« Pour ma part, j'aime ça. Ça m'aide de penser à ça. Aussi, le fait de travailler de mes mains, ça m'aide à écouter la Parole de Dieu. Tu sais, quand j'entends le Seigneur qui parle du vigneron ou de l'ouvrier de la dernière heure, je me représente assez facilement la scène. »

*

Avant qu'on se laisse, François montre du doigt la toile de Michel-Ange où la main de Dieu essaie d'atteindre celle de l'homme.

« Évidemment, voir la peinture au complet, c'est interpellant. Mais le détail de ces deux mains-là, c'est comme la synthèse du plafond [de la chapelle Sixtine]. On voit Dieu aux trois quarts sorti de son nuage. C'est comme si, pratiquement, les anges le retenaient. Il veut venir nous toucher.

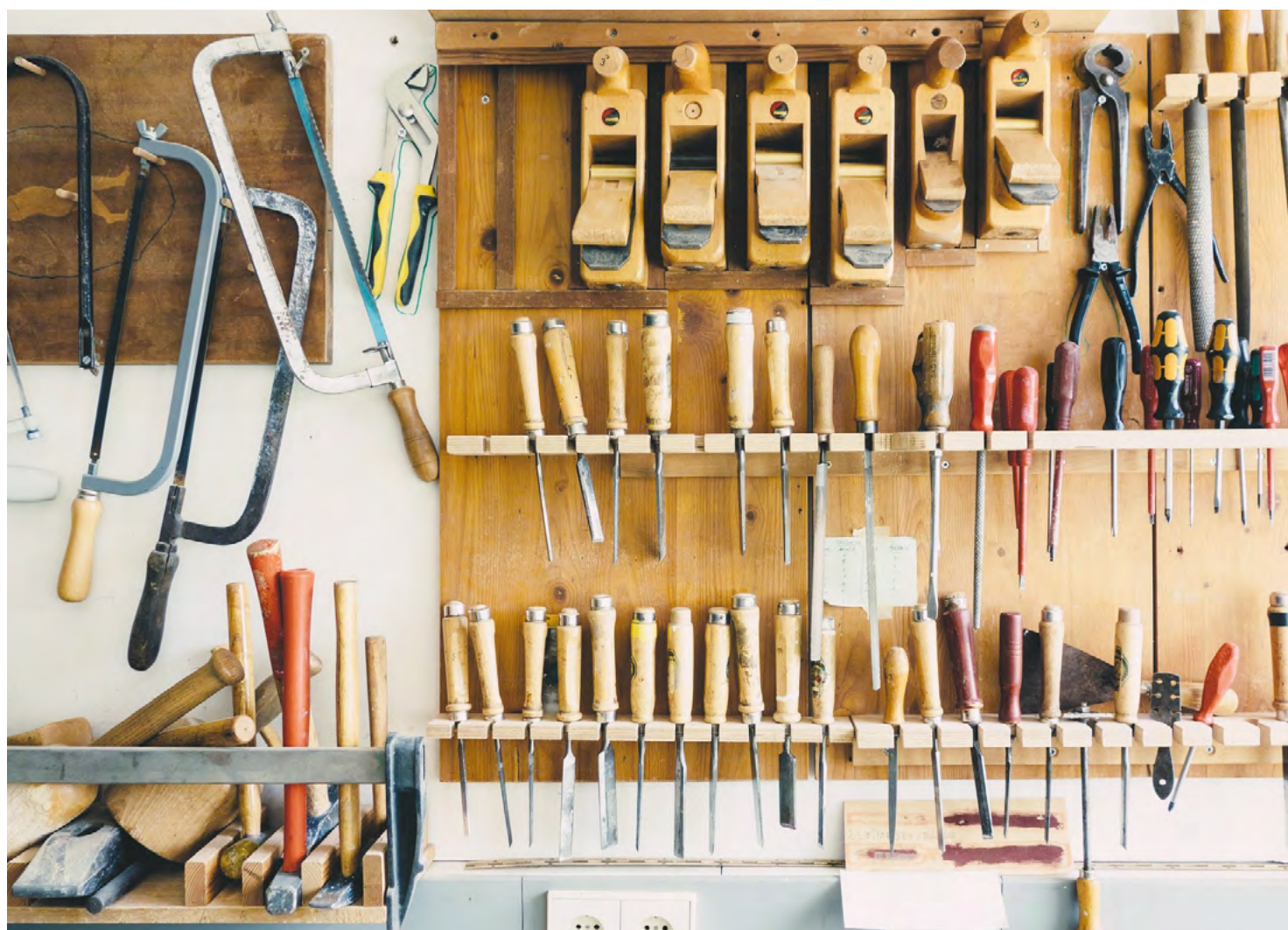
« Puis Adam, gros lâche, n'a même pas la main levée pour vrai. Il est appuyé sur son genou. C'est ce qui me manque, à moi aussi, pour avoir une relation avec Dieu. Une simple impulsion de nerf de mon doigt et ce serait suffisant pour toucher Dieu. Littéralement. » ■



STYLE LIBRE

CONTRE LE DÉMATÉRIALISME: LE VERBE S'EST FAIT CHARPENTIER

Fabrice Hadjadj
redaction@le-verbe.com



Il faut admettre que le monde est moins marqué par le *matérialisme* que par la *dématérialisation* (qui est une *rematérialisation numérique*). La perte actuelle de sens est peut-être moins une perte du sens de l'esprit qu'une perte du sens de la matière, de la matière donnée avec une forme propre, et qu'il s'agit de respecter.

En ce sens, le problème majeur ne vient pas de ce qu'on appelle la « raison instrumentale », car la raison humaine, à la différence de l'intellect angélique, rencontre le monde matériel à travers des mains et à travers le maniement d'instruments – toute raison en cela est instrumentale. Le vrai problème se situe plutôt du côté de la nature de l'instrumentalité. Il y a une différence entre le ciseau du charpentier et la tablette de l'internaute, spécialement dans le rapport au monde et à la matière que chacun de ces instruments engage. Dans le premier cas, la matière s'offre avec son poids, sa résistance, ses limites physiques, comme *réalité contraignante*; alors que, dans le second, elle est livrée prête à consommer, comme une *réalité disponible**.

Pour le dire autrement, nous sommes passés du paradigme de la culture au paradigme de l'ingénierie. La culture, qui a son modèle dans l'agriculture, accompagne l'épanouissement et la fructification d'une forme donnée par la nature. L'ingénierie, au contraire, impose ses plans à une nature réduite à un stock de matériaux et d'énergies. Désormais, le *donum* est réduit à des *datas*. On exploite une base de données. On ne cherche plus à prolonger une donation généreuse.

Devant cette perte du sens de la matière, il s'agit de revenir à une théologie de la création en acte, et donc à la sagesse bénédictine: « *Ora et labora* ». Pour que des personnes hypnotisées par le virtuel et l'atomisme ouvrent à nouveau leur esprit, il faut les entraîner à travailler de leurs mains, jouer d'un instrument de musique, dégrossir une bille de bois, cultiver un potager, découvrir que les nourritures n'apparaissent pas magiquement sur les rayonnages des supermarchés et que l'on ne fait pas pousser l'herbe en tirant

dessus. Les exigences du *manuel* dissipent les mirages du *digital*.

Le Verbe s'est fait chair, et il s'est fait charpentier. Ce n'est pas anecdotique.

Il a voulu travailler de ses mains le bois, qui est la matière par excellence (*materia*, en latin, de même que *hylè*, en grec, désignent la matière en général, mais renvoient en particulier à la substance des arbres, et donc à une matière qui n'est pas d'abord perçue comme un agrégat d'atomes, mais comme dynamisme tendant vers une forme). Et si, pour parler de la vie spirituelle, le Christ a le plus souvent recours aux images du champ, de la vigne, du sènevè, ce n'est pas par hasard.

On retrouve le ciel en même temps que l'on retrouve la terre, parce que la terre est l'œuvre du ciel, et son chemin. ■

Note:

Ce texte est tiré du livre de Fabrice Hadjadj intitulé *L'aubaine d'être né en ce temps: pour un apostolat de l'apocalypse*, publié en 2015 aux Éditions de l'Emmanuel. Nous remercions l'éditeur de nous avoir accordé l'autorisation de reproduire ici cet extrait.

**« POUR QUE DES PERSONNES
HYPNOTISÉES PAR LE VIRTUEL ET
L'ATOMISME OUVRENT À NOUVEAU
LEUR ESPRIT, IL FAUT LES ENTRAÎNER
À TRAVAILLER DE LEURS MAINS. »**

* Cf. Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, La Découverte, 2010, notamment le chapitre « Prendre les choses en main », et les références à l'ouvrage d'Albert Borgmann, *Power Failure: Christianity in the Culture of Technology*, Grand Rapids (MI), Brazos, 2003.

A man wearing a straw hat and dark clothing is working with logs in a field. He is holding a log in his right hand and a piece of wood in his left. In the background, there is a large, white, multi-story building with green roofs and towers, likely an abbey. The sky is blue with a few clouds.

ZOOM

UN VRAI TRAVAIL DE MOINE

Texte et photos: Elias Djemil
elias.djemil@le-verbe.com

En se rendant à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, dans les Cantons de l'Est, on se doutait bien qu'on goûterait à la beauté d'un lieu où tout – l'architecture, la liturgie, la nature – invite à la contemplation. Mais ce reportage a aussi été l'occasion de découvrir la grande dignité accordée au travail manuel dans la vie des moines, dont le quotidien est rythmé par la célèbre devise *ora et labora et lege*.



Depuis plus de 50 ans, les moines de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac s'adonnent à la fabrication du cidre mousseux selon la méthode champenoise de la double fermentation.

À la page précédente, le frère Christian, responsable de la production de cidre à Saint-Benoît, fend et corde le bois nécessaire à la cidrerie.

« LA PARESSE EST L'ENNEMIE DE L'ÂME. »
— SAINT BENOÎT









Certes, le travail manuel chez les moines contribue à une élévation personnelle, mais saint Benoît compare aussi le travail à la liturgie qui, elle, est accomplie pour elle-même. C'est une façon soigneuse et attentive de traiter les choses.



Le monastère produit plus de 12000 bouteilles de cidre par année. Selon la journée à laquelle la précieuse boisson a été embouteillée, chaque caisse porte le nom de la sainte ou du saint fêté au calendrier liturgique.

À l'abbaye de Saint-Benoît, les tâches sont soigneusement distribuées parmi les moines. À la boutique, située à même le monastère, certains d'entre eux s'occupent de faire déguster les divers produits qui y sont fabriqués et vendus aux visiteurs – très nombreux, peu importe la saison. Et c'est toujours dans la joie !

Si la quiétude monastique peut sembler relaxante pour les visiteurs et les quelques personnes qui profitent du service de l'hôtellerie de l'abbaye, pour les moines, tout cela représente, au quotidien, une quantité importante de travail. Qu'il s'agisse de travailler à la cidrerie, à la fromagerie, à l'atelier de reliure ou à l'entretien ménager du réfectoire, le travail est réellement au cœur de la vie monastique et fait partie des fondements mêmes de la Règle bénédictine. ■



**« ON N'IMITE PAS LES SAINTS
EN RÉPÉTANT LEURS GESTES,
MAIS EN S'INSPIRANT DE LEUR ESPRIT. »**

— SAINT BERNARD DE CLAIRVAUX



Des (saints) patrons à portée de main



Barbe (273-308)
SAINT PATRONNE DES MAÇONS

En guise de représailles à son refus d'un mariage arrangé, sainte Barbe sera enfermée par son père dans une tour à deux fenêtres. Elle y recevra secrètement le baptême d'un prêtre déguisé en médecin. La tradition raconte qu'elle perce une troisième fenêtre à la tour pour représenter la Trinité – une initiative qui lui vaudra, entre autres, l'épithète de patronne des maçons et des architectes.



Lydie (1^{er} SIÈCLE)
SAINT PATRONNE DES TEINTURIERS

Lydie et sa famille accueillent l'apôtre Paul et deviennent ses disciples. Les Actes des apôtres rapportent d'ailleurs que Paul, lui-même exerçant le métier de fabricant de tentes, travaillera quelque temps pour cette famille de commerçants de pourpre.

En rafale

Cécile de Rome (200-230)
SAINT PATRONNE DES MUSICIENS.

Blaise de Sébaste († 316)
SAINT PATRON DES TAILLEURS DE PIERRE, DES CARDEURS, DES TISSEURS ET DES OUVRIERS DU BÂTIMENT.



Barthélemy (1^{er} SIÈCLE)
SAINT PATRON DES BOUCHERS

L'apôtre du Christ Barthélemy aurait été écorché vif. C'est pourquoi on le représente souvent avec l'instrument de son supplice – un couteau (de boucher ?) – ou, plus étrange encore, tenant en main sa peau écorchée, comme sur le détail de la fresque du Jugement dernier peinte par Michel-Ange, à la chapelle Sixtine.

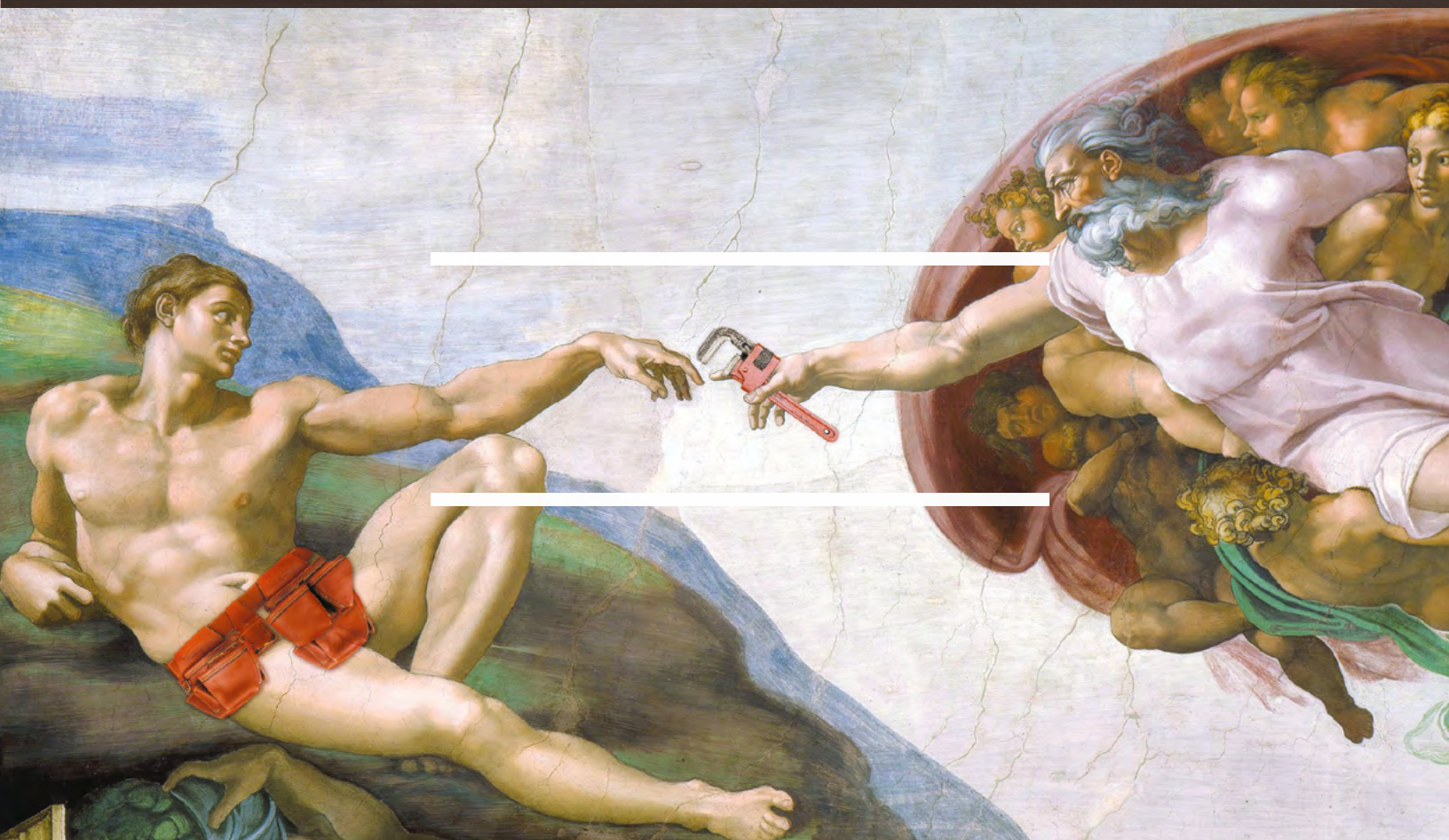


Arnould de Soissons (1040-1087)
SAINT PATRON DES BRASSEURS

Lorsqu'il fonde le monastère de Saint-Pierre à Odenburg (Belgique), il entreprend rapidement d'y brasser de la bière. Le moine bénédictin vante à qui veut bien l'entendre les vertus de la bière : elle est plus saine à boire que l'eau (non bouillie), et ses qualités sanitaires sont doublées de mérites « sociaux » en stimulant de longues conversations.

Honoré d'Amiens (6^e SIÈCLE)
SAINT PATRON DES BOULANGERS, QUI A DONNÉ SON NOM À LA CÉLÈBRE PÂTISSERIE FRANÇAISE.

LISEZ ENTRE LES LIGNES



LISEZ

Le Verbe

ABONNEMENT GRATUIT
LE-VERBE.COM

« Par son travail,

l'homme assure
habituellement sa
subsistance et
celle de sa
famille,
s'associe à
ses frères
et leur rend
service, peut
pratiquer une
vraie charité
et coopérer à
l'achèvement de
la **CRÉATION
DIVINE.** »

— Gaudium et spes (1965)

« Penché sur une matière qui lui résiste, le travailleur lui imprime sa
marque, cependant qu'il acquiert ténacité, ingéniosité et esprit
d'invention. Bien plus, vécu en commun, dans l'espoir, la souffrance,
l'ambition et la JOIE partagés, le travail unit les volontés, rapproche
les esprits et

SOUDE LES CŒURS »

— Paul VI, dans
l'encyclique *Populorum
progressio* (1967)

« **JOSEPH,**
l'artisan-travailleur d'un
petit village de Galilée, est pour
le chrétien le **MODÈLE** à suivre
dans l'accomplisse-
ment de ses activités
professionnelles,
parce qu'il a travaillé dans
l'intimité quotidienne de

Jésus.

Le travail est joie
et souffrance, il est service
de la **COMMUNAUTÉ** et
approche de **DIEU** :
voilà ce qu'on apprend
à l'école de
NAZARETH. »

— Liturgie des heures,
1^{er} mai, fête de saint Joseph,
patron des travailleurs

« **CHACUN
TRAVAILLEUR
EST LA MAIN
DU CHRIST
QUI CONTINUE À
CRÉER
et À FAIRE du
BIEN.** »

— SAINT
AMBROISE

« **TU TE NOURRIS
DU LABEUR DE
TES MAINS,
HEUREUX
ES-TU ! À TOI LE
BONHEUR !** »

— PSAUME 128



« Dieu a voulu
qu'au centre du monde
il n'y ait pas une idole,
mais l'homme, qui fait
avancer le monde par son

Travail

Mais maintenant, au centre de ce système sans
éthique, il y a une idole, et le monde idolâtre
à présent ce « dieu-argent ». »

— PAPE FRANÇOIS

lk